

LA FILLE ALLIGATOR



Réalisé par Felipe Bragança
2017, Brésil, 108'

Synopsis

A la frontière du Brésil et du Paraguay, marquée par les eaux du Río Apa, Joca, un adolescent brésilien, est tombé amoureux de Basano, une jeune guarani paraguayenne. Avec l'aide de sa petite bande, il va se battre pour conquérir le cœur de la fille alligator, tandis que des groupes d'adultes s'affrontent de plus en plus violemment pour reconquérir des terres. Joca devra affronter les secrets de son frère aîné, Fernando, chef de file d'un des gangs.

Biographie



Il fonde en 2006 avec Marina Meliande la maison de production Duas Mariola Filmes. Il a co-dirigé avec Meliande les longs métrages *A fuga da mulher gorila* (première mondiale au festival de Locarno 2009) et *A alegria* (première mondiale à la Quinzaine des Réalisateurs de Cannes 2010). En 2013, il a participé en tant qu'invité au DAAD Artists-in-Residence Programme, où il a développé son premier long métrage en solo : *Não devore meu coração!*

Filmographie:

2017 La Fille alligator (1er LM).

2010 A alegria.

2009 La Fugue de la femme-gorille

La fille alligator

“C’est un film sur la jeunesse et le courage, sur les souvenirs d’un pays habité par les fantômes et par la beauté, et hanté par un mystérieux passé violent et un présent fragmenté et incertain en Amérique latine et au Brésil.” F.B.

Prix CICAIE aux Rencontres d’Amérique Latine 2016, ce premier long-métrage brésilien croise plusieurs genres cinématographiques : chronique sociale et affrontement de bandes de motards, récit mythologique avec les échos du massacre des Paraguayens à la fin du XIXème siècle, histoire d’amour contrariée entre deux adolescents).

Ce film est basé sur le roman de 2003, Curva de Rio Sujo, du brésilien Joca Reiners Terron et reprend des motifs de "Roméo et Juliette", mêlés à des éléments de contes fantastiques et de drames réalistes de frontières.

Documents d’accompagnement

1) Entretien avec Felipe Bragança, réalisateur de "La Fille alligator"



27 mars 2017, Par Cédric Lépine

Édition : Cinémas d'Amérique latine... et plus encore

"La Fille alligator" (Não devore meu coração) de Felipe Bragança était en compétition officielle au festival Cinélatino, Rencontres de Toulouse en mars 2017. C’est à cette occasion qu’a été réalisé cet entretien.

Cédric Lépine : Peux-tu rappeler le contexte historique du film où il est question d'un conflit avec les Guaranis à la frontière entre le Brésil et le Paraguay ?

Felipe Bragança : L'identité du Brésil actuel repose sur l'idée qu'il s'agit d'un pays de paix : il existe toute cette mythologie selon laquelle les Brésiliens n'aiment pas la guerre et qu'ils vivent en paix. Cependant, le Brésil a été construit sur une histoire violente d'invasions. Je préfère utiliser le terme « invasion » plutôt que « colonisation » de la part des pays européens qui se sont emparés des terres des Indiens. Je me rends compte que le Brésil traverse actuellement une crise profonde d'identité, où les groupes d'extrême droite illégalement au pouvoir promeuvent la création d'une identité et une culture spécifiques. Pour moi, l'évocation du conflit historique entre le Brésil et le Paraguay permet de réfléchir au pays que nous sommes en train de construire. Pour tenter de comprendre ce que nous faisons maintenant, il est pour moi incontournable de comprendre la violence de nos actes dans le passé et dont on ne parle pas actuellement au Brésil. Dans les cours d'histoire, la guerre entre le Paraguay et le Brésil est évoqué très brièvement. Il s'agit pourtant d'un énorme génocide : nous avons tué près de 90% de la population paraguayenne. Je me souviens des histoires que me racontait ma grand-mère, une indienne guarani qui parlait peu le portugais. Son village d'origine a été presque totalement décimé. Je souhaitais dans ce cadre concentrer mon histoire sur une région habitée par les Guaranis et créer une sorte de fable contemporaine où il est question de l'amnésie à l'égard de l'histoire d'un pays.

C. L. : Pour nourrir ton scénario, as-tu réalisé un travail d'investigation pour tenter de refléter la réalité sociale ?

F. B. : Le film est à ce point de vue comme un documentaire au sens où il traduit ce qui se passe actuellement. Le scénario repose sur deux histoires courtes issues du livre *Curva de Rio Sujo* de l'écrivain brésilien, Joca Reiners Terron, qui vit actuellement à São Paulo mais qui a grandi dans la région où se déroule le film. Ses souvenirs se réfèrent aux années 1980. Quatre ans avant le tournage de ce film, j'ai commencé à voyager dans cette région, à parler avec les personnes de part et d'autre de la frontière. Avec les jeunes, j'ai souhaité me rendre compte comment apparaissait la conscience historique de la guerre. Ils ne m'ont évidemment pas parlé de la guerre et des aspects de la vie quotidienne mais de choses plus personnelles comme des histoires d'amour et d'amitié autour de la frontière. Les a priori que l'un avait sur l'autre se retrouvaient dans toutes les conversations. Seul, sans équipe, j'ai traversé plusieurs villes de la frontière et j'ai commencé à parler avec les personnes de l'histoire, prenant en compte leurs réactions. Même s'il y a des liens d'amitié entre les deux côtés de la frontière, il existe également beaucoup de peur. Ainsi, les Paraguayens de cette région craignent les Brésiliens qui sont pour eux des personnes qui ont beaucoup d'argent, de pouvoir et peuvent contrôler l'autre, tandis que les Brésiliens ont peur des Paraguayens en raison d'histoires qu'ils ont entendues dans le passé et qui leur fait dire « les Paraguayens nous détestent ». Tel est le contexte social où des personnes en viennent à ne plus pouvoir avoir confiance en l'autre. Pour le film, j'ai dû mélanger, à un moment du tournage, acteurs non professionnels guaranis et brésiliens ; je leur ai demandé si tout allait bien et ils m'ont répondu « bien sûr, ici il n'y a ni Brésil ni Paraguay parce que la frontière est un mensonge. » Ainsi apparaît le contexte social implicite du film, terrain sur lequel se développe une histoire d'amour.

C. L. : Autour d'un contexte local, tu utilises des références universelles, qu'il s'agisse des films de teen movie des années 1980, de la trame de l'amour impossible d'un Roméo et Juliette, etc.

F. B. : Le film est basé sur le point de vue du jeune Joca selon l'idée que celui-ci tente d'organiser son monde afin de mieux le comprendre. Il utilise alors les armes dont il dispose. Celles-ci ne sont pas les histoires de la région puisque cette dernière tente d'occulter la mémoire de la violence du conflit historique. Les armes de Joca sont une accumulation d'éléments issus des États-Unis. En effet, au Brésil, la culture pop marque énormément les jeunes, aussi bien dans les grandes que les petites villes. Ainsi, les interrogations d'un garçon de 13 ans pour savoir ce qu'il doit faire pour être lui-même passe par les modèles de héros qui

viennent de l'extérieur. Ses références sont fragmentées et issues de la culture pop de l'héroïsme autour des super-héros et des bandes en motos. Ainsi, ce mélange de références est une manière de témoigner des tentatives du jeune pour comprendre son univers mystérieux. Ceci en dialogue avec Basano, la jeune fille guaranie, qui se réfère à toute la mythologie locale. Il y a ainsi un conflit entre Basano qui tente de maintenir la mémoire et ce garçon qui s'efforce d'utiliser toutes les poubelles de la culture pop. La recréation des références mythologiques est ainsi pour tous une tentative de comprendre le monde dans lequel les personnages sont plongés. Par exemple, le groupe des motards était pour moi un élément très important. Avant de le découvrir dans le film, Joca parle à son frère de son « gang » et celui-ci le reprend en disant qu'il s'agit seulement d'un « groupe d'amis ». En effet, tout le film est construit à travers le regard mythologique de Joca où l'on découvre d'abord sa vision du monde avant d'être confronté aux choses elles-mêmes.

J'aime pour ma part mélanger toutes les références que j'ai parce que je considère que pour faire un « film latino » il n'est pas nécessaire de nier tous ses liens avec la culture pop étatsunienne, cet impérialisme culturel dévastateur. Je préfère les utiliser plutôt que d'être incidemment orienté par elles. Cette utilisation peut permettre de porter un nouveau regard sur elles. Malgré tout, le processus créatif est beaucoup plus intuitif que ce que je suis en train d'expliquer.

C. L. : Le film présente toute une réflexion sur la construction de la virilité, de l'héroïsme masculin machiste.

F. B. : Ma préoccupation centrale pour moi sur ce film consistait à traiter d'un côté l'idéalisme dévolu au macho en Amérique latine et d'un autre la décadence de celui-ci. Ceci est traité à partir des personnages masculins de Joca et de son frère aîné Fernando qui tentent tous deux de s'affirmer comme des machos qui doivent tout autant conquérir une terre qu'une femme. Si l'un est romantique et l'autre non, tous deux sont unis par la même préoccupation de s'affirmer en tant que macho dans cette région d'Amérique latine à partir de références pop étatsuniennes. Ainsi le récit tourne finalement sur l'impossibilité à l'époque contemporaine de réaliser ce projet machiste. L'idée de Joca d'être un héros de cape et d'épée, véritable petit conquistador, ne peut qu'échouer, comme le projet de Fernando d'être un biker héroïque. Les forces de changement dans cette région, comme en témoigne le film, ne peuvent venir que des femmes. Si la plupart des leaders politiques sont actuellement des hommes, ils se révèlent bien vides au fond par rapport à ce que la population peut attendre d'eux. Si l'on finit avec le regard de Basano, c'est que la ligne narrative a désormais changé après celle initiale de Joca. Pour cela, il fallait auparavant entrer complètement dans l'imaginaire de l'héroïsme masculin. Le projet du romantisme masculin de l'amour salvateur est voué à l'échec : l'amour ne sauve rien ni personne.

C. L. : Au cours du récit, on se rend compte que l'amour est possible lorsque les individus se sentent appartenir davantage à leurs émotions personnelles qu'à leur appartenance communautaire pour laquelle ils sont prêts à se battre.

F. B. : En effet, il faut pouvoir accepter la défaite. La première chose consiste donc à accepter que le Brésil, en tant que projet de pays parfait, est un échec depuis bien longtemps. Si on ne l'accepte pas, si l'on reste amnésique face aux violences passées, rien ne changera au présent. Ce conflit s'illustre dans le film entre l'oubli total et le fait de ne rien oublier propre à Basano. Il y a certainement un dialogue à établir entre les deux et il faut y veiller. Jamais Basano ne dit qu'elle n'aime pas Joca : elle refuse simplement que pour aimer Joca elle doive oublier la rage qu'elle porte à l'égard des Brésiliens. Actuellement, le Brésil est dans ce projet d'oublier le passé pour aller vers le futur. Le Brésil a connu une invasion violente et ce n'est que récemment que l'on parle de pays en paix. Cette violence était en cours jusqu'à la fin du XIXe siècle. Ce n'est qu'au XXe siècle qu'a émergé l'idée que le Brésil pouvait être présenté comme un pays de métissage culturel pacifié. Les films des cinéastes de ma génération viennent ainsi requestionner, sans nécessairement la nier, cette idée de pacification. Jusqu'à aujourd'hui, les Guaranis comme les autres Indiens de cette région continuent à être assassinés chaque jour. Dans un village guarani où je me suis retrouvé peu de

temps avant le tournage du film, j'ai appris que des personnes étaient mortes dans un incendie criminel. Si l'on peut prendre le film comme une fable, la réalité est en fait bien plus folle. Pour le reste du pays, ces assassinats sont commis dans le plus grand silence parce qu'il s'agit d'une guerre non déclarée. Depuis plus d'une décennie, on parle du Brésil comme un pays qui a parfaitement assumé ses origines africaines. On peut constater que les Afro-descendants sont urbains alors que les Guaranis habitent leur terre d'origine. Ainsi, évoquer les Guaranis, c'est parler de la question de la propriété des terres. En l'occurrence, même les gouvernements de gauche au Brésil n'ont pas eu le courage politique de parler de ce sujet central au Brésil qu'est la propriété de la terre. On retrouve notamment dans cette région la présence des grandes entreprises de l'agro-industrie. La question des Guaranis dans le projet politique du Brésil est ainsi très complexe et devient vite tabou. Il faut quitter l'image exotique de l'Indien qui vit paisiblement dans sa communauté : les Guaranis survivent encore à l'heure face aux massacres et luttent pour leurs droits.

<https://blogs.mediapart.fr/edition/cinemas-damerique-latine-et-plus-encore/article/270317/entretien-avec-felipe-braganca-realisateur-de-la-fille-allig>

2) La guerre contre le Paraguay : Une guerre impérialiste méconnue

Par Tarik Bouafia, 1er avril 2015

Au 19^{ème} siècle, les indépendances des pays latino-américains mettent fin à quatre siècles de domination coloniale. Néanmoins, les nouvelles nations ne sont que relativement « indépendantes ». Leur économie est en effet totalement dépendante des métropoles européennes et notamment de l'Empire britannique. Un pays, le Paraguay, décide cependant de se développer indépendamment et de choisir la voie du protectionnisme en refusant de s'insérer dans l'« économie monde » et le libre-échange dominé par Londres. Un crime pour le capitalisme anglais qu'il fera payer très cher au peuple paraguayen.

I. Le contexte historique

Quels points communs les indépendances africaines du début des années 1960 ont-elles avec les indépendances latino-américaines du début du 19^{ème} siècle ? Ces libérations, fruit de longues luttes souvent meurtrières débouchèrent essentiellement sur des indépendances politiques. En effet, les administrations coloniales qui jadis dominèrent politiquement les colonies furent remplacées par les représentants des nouveaux États « libres ». Néanmoins, dans de nombreux pays, une oligarchie parasitaire et corrompue prit le pouvoir, reléguant le peuple à la passivité et à la soumission.

Si l'indépendance politique fut en partie gagnée par les anciennes colonies, l'indépendance économique, elle, fut un leurre. En effet, les États récemment libérés du joug des anciennes puissances coloniales restèrent très dépendants vis-à-vis des métropoles européennes. Concernant l'Amérique Latine, l'immense majorité des pays s'insérèrent dans l'économie monde en adoptant le libre-échange. Un système dominé à cette époque par la grande puissance industrielle, l'Angleterre. Le libre-échange, tout comme aujourd'hui, était alors le système économique et commercial dominant. Il fut théorisé par l'économiste anglais David Ricardo. Cette théorie reposait sur l'idée qu'un pays, pour être compétitif, devait se spécialiser dans un secteur ou un produit en particulier pour en tirer un maximum de bénéfices, c'est la fameuse théorie des « avantages comparatifs ». Par exemple, si un pays était riche en café, il devait se spécialiser uniquement dans l'exportation de café. Ce système entraîna les pays riches en matières premières et agricoles vers le modèle de la monoculture. Un véritable désastre pour ces pays. Cette théorie du libre-échange était imposée alors par l'Empire britannique qui dominait économiquement et militairement une grande partie du monde, de la Chine à l'Argentine en passant par l'Inde.

Cependant, ce système extrêmement avantageux pour Londres s'avérait être catastrophique pour le développement des pays du « sud ».

Comment fonctionnait précisément ce système ? Les pays latino-américains par exemple exportaient leurs matières premières vers la métropole anglaise à des prix parfois très avantageux. Celle-ci transformait ces matières premières en produits manufacturés et trouvait dans ces pays des marchés pour écouler ses marchandises. Les États comme le Brésil ou l'Argentine s'endettaient alors, souvent auprès de banques anglaises pour acheter ces biens. C'est ainsi que commença notamment la dette extérieure des pays du « tiers-monde ». Ces pays ne faisaient qu'exporter leur matière première et ne produisaient quasiment rien. L'industrie était quasi inexistante et alors que l'Angleterre se développait à grande vitesse, les nouvelles nations sud-américaines stagnaient voire se sous-développaient. Cette économie désastreuse profitait seulement aux bourgeoisies commerciales comme celle de Buenos Aires, très puissante à l'époque. Le reste de l'Argentine était quant à lui abandonné. Néanmoins, un pays, le Paraguay, va lui choisir une voie alternative, celle du protectionnisme.

Le Paraguay, une exception

Pendant que la grande majorité des pays sud-américains suivent le chemin imposé par la puissance britannique, le Paraguay prend avec l'arrivée au pouvoir en 1814 de José Gaspar de Francia un tournant historique. En effet, le nouveau dirigeant paraguayen décide d'en finir avec l'oligarchie corrompue qui domine la société paraguayenne. L'écrasement de l'oligarchie n'a pas pour but d'asseoir le pouvoir du nouveau général mais de créer un État fort et interventionniste. Lorsque le général meurt en 1840, Carlos Antonio Lopez puis son fils Fernando Solano Lopez prennent le pouvoir. Le père et le fils suivent la politique économique impulsée par le général Gaspar Francia. Une économie basée sur un pilier essentiel : le protectionnisme. Ce dernier contrairement au libre-échange fait de l'industrialisation la clé essentielle du développement économique. Mais pour cela, il s'agit de fermer le pays aux investisseurs, entreprises et produits étrangers pour ainsi privilégier le développement d'une industrie nationale. Le choix du Paraguay d'adopter cette politique économique en fait le premier pays industriel d'Amérique Latine. Les succès économiques sont impressionnants. Pendant que le reste des nations latino-américaines se sous-développent et dépendent exclusivement de leurs relations avec l'Empire britannique, le Paraguay lui, développe un réseau de chemins de fer performant et inédit en Amérique Latine. On fabrique des matériaux de construction, une industrie textile et de la sidérurgie voient le jour, une flotte marchande avec des navires sont construits dans des chantiers nationaux, une ligne de télégraphe est également créée. Sur le plan agricole, les dirigeants paraguayens lancent une grande réforme agraire et reprennent les terres des grands propriétaires terriens pour les léguer à de petits paysans. La balance commerciale est de son côté largement excédentaire. L'endettement, qui ronge petit à petit les autres pays de la région est inconnue au Paraguay.

Au niveau social, les voyageurs étrangers qui se rendent au Paraguay affirment que le pays ne connaît ni la mendicité, ni la faim.

Toutes ces réussites économiques, sociales, politiques, commerciales permettent même à Asunción d'envoyer ses meilleurs citoyens dans les plus grandes universités européennes pour se former.

Le Paraguay décida donc de refuser le système économique imposé par Londres et suivi par les néo-colonies latino-américaines tel que le Brésil et l'Argentine notamment. Malheureusement, l'histoire nous montre que lorsqu'un pays refuse de se soumettre à l'idéologie dominante imposée par les puissances occidentales, ces dernières font tout pour faire rentrer de gré ou de force cet État « dissident » dans le rang. Et le Paraguay n'échappa pas à la règle.

La guerre de la Triple Alliance

En 1865, l'Uruguay, le Brésil et l'Argentine se réunissent pour signer le traité de la Triple Alliance. Quelques mois plus tard, ces trois pays mais surtout l'Argentine et le Brésil se lancent à l'assaut du Paraguay. Pourquoi ? Quelles sont les causes de cette guerre ? Que cherchèrent notamment le Brésil et l'Argentine en attaquant le territoire paraguayen ? Et surtout, quelle fut le rôle joué par l'Angleterre et quels étaient ses objectifs ?

Comme nous le savons tous, l'histoire est écrite par les vainqueurs. Comme l'a très bien démontré le philosophe français Michel Foucault dans ses ouvrages, le pouvoir impose sa vérité. Il dit ce qui est vrai et ce qui est faux. De leur côté, les vaincus n'ont pas leur place dans le récit du passé. Encore aujourd'hui, ils sont condamnés au silence.

Commençons par la version que donnèrent les pays sud-américains. L'Argentine et le Brésil qui furent les principaux belligérants affirmèrent avoir déclenché cette guerre pour des raisons humanistes et morales. En effet, considérant que le général Francisco Solano Lopez n'avait pas été élu démocratiquement par le peuple paraguayen, il était dans le devoir des dirigeants brésiliens Pedro II et argentin Bartolomé Mitre d'apporter le progrès et la civilisation au Paraguay. Un peu comme le prétexte utilisé par les États-Unis aujourd'hui pour agresser des nations souveraines à travers le monde. Cependant, la raison évoquée par l'Argentine et le Brésil n'était pas aussi noble qu'elle y paraissait. Pour le Brésil, il s'agissait de garder le soutien de l'Angleterre. Pour l'Argentine, les raisons furent plus diverses. Au-delà du fait que l'Argentine souhaitait conserver de bonnes relations commerciales, politiques et diplomatiques avec la puissance britannique, le président Bartolomé Mitre désirait également mettre fin aux troubles et aux révoltes qui secouaient l'intérieur de la société argentine. L'intérieur fait référence à tout le territoire argentin sauf la capitale Buenos Aires. Depuis l'indépendance de l'Argentine en 1816, le pays fit face à des conflits parfois très violents entre les fédéralistes qui prônaient un État décentralisé et les centralistes qui eux plaidaient pour une forte centralisation de l'État autour de la capitale, Buenos Aires. C'est finalement les seconds qui l'emportèrent. Comme il est dit plus haut, les provinces intérieures de l'Argentine furent totalement abandonnées par l'oligarchie au pouvoir. Cette immense partie du pays servait exclusivement à récolter les matières premières et agricoles et à les transporter vers le port de Buenos Aires pour ensuite les exporter vers l'Angleterre. Face à ces injustices territoriales et économiques, des soulèvements éclatèrent et des mouvements insurrectionnels virent le jour. Des hommes comme Felipe Varela ou Juan Saa fondèrent les organisations « montoneros » (à ne pas confondre avec les montoneros péronistes des années 1970) et s'allièrent dans le but de marcher sur Buenos Aires. Le sentiment d'injustice était immense contre l'oligarchie porteña (de Buenos Aires) qui s'enrichissait grâce au commerce avec la puissance britannique pendant que le reste du territoire argentin était sinistré et que les gens souffraient de la faim et des pénuries. Dans cette lutte contre le pouvoir de Buenos Aires, les mouvements insurrectionnels pouvaient compter sur l'appui de l'État paraguayen. Voilà en partie pourquoi le président argentin Bartolomé Mitre décida d'envahir le Paraguay conjointement avec le Brésil et l'Uruguay. S'attaquer au général Lopez était une manière de détruire les rebellions intérieures. Notons au passage que le dirigeant argentin était très confiant à l'idée d'en finir rapidement avec le général paraguayen. Il s'exclama ainsi lors d'un de ses discours : « En trois jours dans les casernes, en trois semaines au front, en trois mois à Asunción ». Et voilà qu'à la fin de l'année 1865, la guerre de la Triple Alliance contre le Paraguay est déclenchée. Avant de voir les conséquences désastreuses de cette guerre, intéressons-nous d'abord au rôle primordial qu'a joué l'Angleterre dans cette guerre.

Une guerre pilotée par Londres

Tout comme de nombreux dirigeants du « tiers-monde » aujourd'hui, les dirigeants argentins et brésiliens de l'époque n'étaient en réalité que des marionnettes à la solde de l'impérialisme anglais. En effet, si Mitre et Pedro II ont lancé cette guerre, c'était plus par soumission vis-à-vis de l'Angleterre que pour des raisons géographiques liées à des conflits frontaliers et encore moins pour des raisons humanistes. Non, cette guerre fut pensée et pilotée depuis Londres. Les oligarchies argentines et brésiliennes obéirent aux ordres

donnés par les hommes d'affaires anglais dans le but de conserver leurs bonnes relations avec la métropole européenne et ainsi profiter des nombreux capitaux anglais qui affluaient alors en masse dans ces pays. Des capitaux qui enrichirent considérablement les bourgeoisies commerciales et qui participèrent dans le même temps à obtenir des matières premières à bon marché. Après la fin de ce qu'on pourrait appeler le « colonialisme pur », le néocolonialisme prit la relève. Dans son ouvrage *Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, Lénine montre comment l'afflux de capitaux des pays industriels du Nord vers les pays riches en matières premières du Sud permet aux premiers d'asseoir leur domination dans le monde tout en sous-développant les pays qui reçoivent ces flux de capitaux. C'est ce qui se passa après les indépendances africaines avec l'arrivée en nombre des multinationales et c'est exactement ce qui se passa en Amérique Latine après les indépendances du 19^{ème} siècle. Dans son œuvre monumentale *Les veines ouvertes de l'Amérique Latine*, le grand écrivain uruguayen Eduardo Galeano écrit « un pays est dominé par les capitaux qu'on y investit ». Les capitaux remplacent ainsi les armes. Mais ses effets sont tout aussi dévastateurs.

Ainsi, les milieux d'affaires britanniques financèrent grandement cette guerre contre le Paraguay. La Banque de Londres, la Baring Brothers ainsi que la Banque Rotschild apportèrent le financement nécessaire pour mener à bien ce projet. Mais alors pourquoi un tel acharnement contre un petit pays comme le Paraguay ? Pour comprendre, il faut s'intéresser à l'économie britannique. L'Angleterre devient à la fin du 18^{ème} siècle une grande puissance industrielle. Celle qui dominera le monde pendant plus d'un siècle. Une industrie qui possède un secteur fondamental, celui du textile. Et pour développer ce dernier, Londres a besoin de nombreuses matières premières dont une en particulier : le coton. Jusqu'en 1865, l'empire britannique pouvait compter sur le coton bon marché qui provenait des plantations esclavagistes du sud des États-Unis. Mais en 1861, la guerre civile étasunienne, la fameuse guerre de sécession éclate entre le Nord et le Sud. A la fin de la guerre en 1865, c'est le nord industriel emmené par Abraham Lincoln qui l'emporte. L'Angleterre perd ainsi son principal marché de coton. Il lui faut alors absolument trouver une source d'approvisionnement en coton. En regardant sur la carte du monde, les capitalistes anglais voient dans le Paraguay le pays qui pourra subvenir à leurs besoins en coton. Le problème, c'est que le Paraguay est un pays protectionniste qui n'accepte pas comme ses voisins latino-américains qu'une puissance étrangère vienne lui piller ces ressources naturelles. Face à ce problème, la solution que trouvent les milieux d'affaires anglais est d'utiliser les pantins argentins, uruguayens et brésiliens qui leur sont soumis pour faire plier le Paraguay et l'insérer dans l'économie monde et le libre-échange et ainsi s'emparer de ses grandes ressources en coton. Preuve de la dépendance et de la soumission de l'Argentine à l'Angleterre, le président Bartolomé Mitre déclarera pendant cette guerre « Je lève mon verre aux efforts argentins et aux capitaux anglais ». Les soldats argentins sont ainsi chargés de faire le sale boulot.

Ce conflit qui se termine en 1870 met fin à l'expérience indépendante du Paraguay. Les conséquences sont désastreuses. On compte entre six cent mille et un million de morts côté paraguayen soit plus de 60% de la population qui est décimée. Un autre chiffre donne encore plus froid dans le dos : 90% des hommes paraguayens meurent à la suite de ce conflit. Le déficit démographique est alors catastrophique. Un déficit qui aujourd'hui encore se fait sentir dans la société paraguayenne. Les gens meurent de faim et la misère se répand comme une traînée de poudre. Ainsi, cette guerre mal nommée de la Triple Alliance puisque l'Angleterre même si elle n'envoya pas de soldats sur le front sud-américain y participa grandement fut le conflit le plus meurtrier que connut l'Amérique Latine. L'Empire britannique sut s'imposer et imposer ses lois et son modèle économique dévastateur à un pays qui avait choisi l'insoumission et le développement autonome. La défaite du Paraguay qui lutta jusqu'au bout contre l'agression militaire de ses voisins fait basculer le seul pays industriel de la région dans le libre-échange. C'est un succès pour l'Empire britannique qui résout son problème d'approvisionnement en coton.

Résonances contemporaines

L'impérialisme, le néocolonialisme, lorsqu'il ne peut entrer tranquillement par la porte comme en Argentine ou au Brésil entre par la fenêtre comme au Paraguay. Les conséquences sont de leur côté identiques. Sous-développement, pauvreté, indigence, dépendance, sont les résultats de politiques économiques imposés par les puissances occidentales aux peuples du sud avec bien évidemment la complicité des bourgeoisies nationales. Des bourgeoisies qui comme le dit très justement Eduardo Galeano sont « dominantes à l'intérieur et dominées à l'extérieur ». Cet épisode tragique de l'histoire contemporaine de l'Amérique du sud est malheureusement largement méconnu. Les manuels scolaires, les médias spécialisés dans l'histoire n'en parlent pas ou alors que très peu. Pourtant, la guerre de la Triple Alliance doit être connue de tous. Elle est un des symboles du cynisme et de la barbarie britannique au 19^{ème} siècle. Et puis, elle montre également à quel point certains pays du sud étaient alors tellement inféodés aux grandes puissances qu'ils n'hésitaient pas à envoyer leurs hommes pour satisfaire ceux qui les dominaient.

Près d'un million de morts, voilà la punition que Londres infligea à un pays qui avait commis le crime de se développer en toute indépendance. Par ailleurs, ce retour dans l'histoire montre à quel point l'impérialisme n'a nullement disparu en Amérique Latine notamment. Au 20^{ème} siècle, les États-Unis remplacèrent l'Angleterre. Les visées hégémoniques de Washington dans son ancien « pré-carré » représentent aujourd'hui une des plus grandes menaces pour la paix et la stabilité du continent latino-américain. Pour mener à bien ces plans, l'administration états-unienne pourra encore compter sur des États traîtres et soumis comme la Colombie qui n'a pas hésité à envoyer des paramilitaires sur le sol vénézuélien pour tenter de déstabiliser l'ancien président Hugo Chavez.

Voilà pourquoi il est plus que jamais urgent pour les peuples de l'Amérique Latine de s'unir face au danger extérieur qui menace en permanence leur souveraineté. De Cuba à l'Argentine en passant par le Brésil et le Venezuela, l'unité et la solidarité doivent être les maîtres mots. Sous peine de revivre le scénario paraguayen.

Source : cet article fait partie du [Journal de Notre Amérique n°2](#), Investig'Action, mars 2015

3) Une "guerre mondiale" en Amérique du sud (1865-1870)

On l'a oublié depuis longtemps cette fameuse grande guerre sud-américaine dite "**guerre de la Triple Alliance**" qui a opposé - **de 1865 à 1870** - une coalition de trois pays (Brésil, Argentine et Uruguay) au Paraguay. L'objectif de cette guerre étant la destruction de la puissance industrielle naissante du Paraguay, qui attirait alors les investissements britanniques et les détournait, en partie, des autres pays.

Une guerre déclenchée par la volonté de puissance du dictateur du Paraguay, le général Francisco Solano López, président de la république du Paraguay et homme d'Etat (1862-1870) dont la volonté d'indépendance gênait alors ses voisins lorsqu'il occupa, en 1864, la province brésilienne du Mato Grosso.

Déjà, à l'époque, le Brésil et l'Uruguay voisin étaient en conflit larvé : le président de l'Uruguay laissant faire de nombreuses incursions uruguayennes continues en territoire brésilien jusqu'à faire appel à l'arbitrage de Francisco Solano López, le dictateur-président du Paraguay. Celui-ci, fortement impressionné par les bruits qui courraient alors selon lequel l'Argentine et le Brésil devaient s'entendre pour absorber la première le Paraguay et le second l'Uruguay, donne alors son appui total à Montevideo.

L'armée brésilienne envahit alors l'Uruguay, tandis que la flotte bloque les ports. Grâce à cette intervention brésilienne, le président uruguayen sera remplacé par l'un de ses adversaires (qui reconnaîtra finalement le bien fondé des réclamations brésiliennes). Alors Lopez réagit, ferme le fleuve Paraguay au trafic brésilien

et fait arrêter le président du Mato Grosso de retour dans sa province, rompant les relations diplomatiques avec le Brésil. A la suite de quoi l'armée paraguayenne envahit le Mato Grosso et (en novembre 1864) une partie du territoire argentin.

Ce fut là une véritable guerre d'extermination. Elle s'acheva par une déroute totale du Paraguay, et une catastrophe démographique sans précédent pour un pays qui perdit alors les deux tiers de ses habitants (passant de 525 000 habitants avant la guerre à 220 000 en 1871 : dont seulement 28 000 hommes...), perdant également 140 000 km² de son territoire, annexés par ses puissants voisins (qui occupèrent en outre le pays jusqu'en 1876).

- Quant au **maréchal Francisco Solano López**, il trouva la mort à la fin du conflit (en mars 1870).

Commandant en chef des Forces armées, président et chef suprême de la nation paraguayenne durant la "Guerre de la Triple Alliance", il avait (en 1862) succédé à son père Carlos Antonio López comme président de la république du Paraguay. Et celui-ci avait alors laissé à son fils un pays prospère et une armée excellentement équipée et professionnelle, bien entraînée aux armes et aux tactiques de guerre, qu'il avait contribué à renforcer...

Entre 1853 et 1865 Francisco Solano López avait voyagé à plusieurs reprises en Europe, où il étudia, fréquenta la cour de Napoléon III et observa le système militaire prussien. Durant ses voyages, il achetait des armes et des munitions pour les forces armées paraguayennes et il obtint la ratification de traités commerciaux avec la France et l'Angleterre. Si bien que lorsqu'il fut nommé au poste de ministre de la Guerre et de la Marine, Solano fit alors adopter dans les forces armées paraguayennes le système militaire appris en Europe.

Après la mort de son père Carlos Antonio López, Solano réunit un congrès spécialement convoqué pour l'élire président de la république pour une durée de dix ans. Ce qu'il obtint le 16 octobre 1862.

Le seul chemin existant pour la mer depuis le Paraguay était celui du Río de la Plata. Mais ce dernier était sous contrôle uruguayen. López, déterminé à obtenir une sortie indépendante du Paraguay vers l'Océan atlantique (vraisemblablement en direction du Rio de la Plata, des Etats brésiliens du Rio Grande do sul et de l'actuel Uruguay), prépara une puissante armée de plus ou moins quatre-vingt mille hommes. Se servant alors de l'intervention du Brésil dans la guerre civile uruguayenne, Solano ordonna la capture du navire « Marquês de Olinda », qui remontait alors le Río Paraguay (avec, à bord, le président du Mato Grosso...) en direction du Mato Grosso.

Cet incident déclencha une guerre entre le Paraguay et un groupe de pays appelé la « Triple Alliance » (groupe d'Etats alors formé par le Brésil, l'Uruguay et l'Argentine). Au début du conflit le maréchal López obtint des succès militaires significatifs. Mais bientôt la guerre évolua de manière négative pour le Paraguay. Au fur et à mesure des succès et alors que le conflit s'éternisait, une opposition à la guerre se manifesta dans la population et au sein du gouvernement paraguayen.

Francisco Solano López commença dès lors à se comporter en dictateur et à exercer une répression cruelle contre ses opposants. Ainsi en 1868, il accusa plusieurs de ses compatriotes de trahison et de conspiration, ordonnant de leur exécution.

Poursuivi par les troupes brésiliennes du général Correia da Câmara jusqu'à ce qu'ils le trouvent, blessé et isolé, alors qu'il essayait de traverser le Rio Aquidaban, après sa défaite lors de la bataille de Cerro Corá. Selon les récits historiques López, même après avoir été désarmé, résista avant d'être exécuté près de Cerro Corá, le 1er mars 1870.

La guerre était alors finie et les deux tiers des paraguayens avaient été exterminés. Sur 220.000 rescapés, il ne restait que 28.000 mâles (bébés compris), ce qui impliquait l'anéantissement de 95 % d'entre eux.

Actuellement encore, le maréchal Francisco Solano López jouit aujourd'hui au Paraguay de la plus haute popularité pour avoir été un des héros les plus significatifs de l'histoire de la nation. D'ailleurs, sa dépouille repose aujourd'hui au « Panthéon des Héros » d'Asunción.

Ainsi, sa dernière phrase, avant d'être exécuté à la sauvette d'un tir en pleine poitrine, fut "Je meurs avec ma patrie !", car il était persuadé qu'à sa mort le Paraguay disparaîtrait comme nation et que son territoire serait réparti entre l'Argentine et le Brésil.

Pour les autres, la figure de López ne peut laisser indifférent. Incontestablement mégalomane, obsédé par la situation loin des mers de sa patrie, dictateur implacable de surcroît, il sacrifia tout ce qu'il était possible de sacrifier (et, avant tout, son peuple...), sur l'autel de son orgueil personnel. Fils à papa, pourri dans sa jeunesse, il fut réellement l'ogre responsable de la mort atroce de centaines de milliers de vies innocentes. L'épopée sanglante de certains conquérants avait dû frapper son imagination. Et, en d'autres temps, il eût peut-être été déféré devant le Tribunal pénal international de La Haye ou celui de Nuremberg.

Un autre problème se pose. En quoi a-t-il mérité de reposer au grand Panthéon des Héros d'Asunción ou plutôt quelles sont les qualités de héros que l'on a décelées en lui ? A part son attitude courageuse face aux fusils brésiliens qui allaient lui ôter la vie, on ne voit vraiment rien d'héroïque dans l'attitude de cette caricature d'Ubu Roi. Et là, l'horizon borné de la troupe brésilienne a stupidement créé un martyr.

Nul doute non plus que, pour qu'il y ait eu tant et tant de victimes civiles, les troupes de la Triple Alliance se soient furieusement mal conduites avec les civils paraguayens, au point de transformer un criminel en héros. Au Brésil (toujours esclavagiste à l'époque), on vida les prisons, alimentant ainsi l'armée en criminels notoires.

Certains enfin réfléchiront donc sur la fâcheuse tendance des peuples à admirer voire aduler leurs bourreaux, et cela ne laisse pas d'être inquiétant car ces derniers sont nombreux. Pour beaucoup, il paraît dès lors nécessaire de faire un sérieux examen de conscience pour éviter qu'un peu partout sur terre, les monstres du passé ne se transforment en héros de demain.

Ronan Blaise

<http://quelqueshistoires.centerblog.net/2004526-une-et8217-et8217-guerre-mondialeet8217-et8217-en-amerique-du-sud->

4) Les enjeux de la Triple Frontière

- **Macri autorizó una base militar en EEUU en la Argentina?**



Base antidrogas. La ministra de Seguridad, Patricia Bullrich, junto al titular de la DEA, Robert Patterson.

LA DEA Y HOMELAND INSTALARÁN UNA BASE OPERATIVA EN POSADAS

Por Fernando Oz (Ámbito)

Alguien le vendió humo a la ministra Patricia Bullrich y la DEA aprovechó la ocasión. La idea de instalar una "task force" contra el crimen internacional y el narcotráfico en la provincia de Misiones es vieja, alucinada y ni siquiera resolvería el contrabando de productos baratos como las zapatilla truchas que aún se venden en La Salada. Y la imagen de un analista del FBI monitoreando a los militantes del Hizbulá que viven en la localidad paraguaya de Ciudad del Este y en la brasileña Foz do Iguazu desde algún búnker en Posadas sólo puede ocurrírsele a alguien con exceso de series norteamericanas por Netflix.

Viví cuatro años en la Triple Frontera, otros cuatro en la ciudad de Posadas, y llevo 20 recorriendo cada centímetro de la extensa frontera de Misiones. El día que se desmoronaron las Torres Gemelas en Nueva York me encontraba en Ciudad del Este, comprando repuestos de computadoras a unos comerciantes libaneses. Allí conocí contrabandistas de todos los colores, espías de diferentes nacionalidades, buenos y malos integrantes de todas las fuerzas de Seguridad, militares de inteligencia que apostaban fortunas en casinos, aduaneros millonarios, políticos de nariz empolvada y ojos desorbitados, vendedores de trotyl, falsificadores de pasaportes, chinos que traficaban chinos, colombianos buscando nuevos talentos, las celdas que sabía tener la casa que ocupó la Sección Triple Frontera de la División Unidad Antiterrorismo (DUIA) de la Policía Federal en Puerto Iguazú tiempo después de los atentados del 11 de septiembre de 2001. Y en el pie izquierdo tengo tatuados los pasos ilegales de la frontera jujeña y salteña con Bolivia.

Hasta el día de hoy nadie pudo dismantelar ninguna célula terrorista en Ciudad del Este ni en Foz. Para la mayoría de los ciudadanos que profesan alguna de las dos principales variantes del islam -en especial para los chiitas- en la región, el Hizbulá no es más que un partido político con un brazo armado; incluso algunos libaneses con importantes intereses económicos en Brasil y Paraguay lo comparan con los Montoneros y otros grupos armados del peronismo de los 70. Pero hay otro dato, que las agencias de inteligencia saben muy bien, la gran mayoría de musulmanes que viven en la Triple Frontera son sunitas y no tienen nada que ver con el Hizbulá.

En términos geopolíticos, Misiones tiene todas las características de un Estado tapón. Se la podría comparar con Jordania, entre Israel, Irak y Arabia Saudita, o como lo que fue Afganistán en épocas de la India británica y el imperio Ruso. Para los espías, de varios países, Misiones es una suerte de dormitorio, como lo fue Casablanca bajo el control del Gobierno de Vichy. Misiones parece caerse del mapa argentino. Tiene 1.391 kilómetros de frontera, de los cuales sólo 124 lindan con el territorio nacional; 900 con Brasil y otros 367 con Paraguay. Hay 34 pasos fronterizos, en algunos casos son los puentes que cruzan sobre el cauce de los ríos quienes nos indican dónde es allá y dónde aquí, en otros casos no es más que una simple línea pintada sobre unas pocas cuerdas que finalizan con montes hacia ambos lados.

Los asesores de Bullrich deberían saber que Misiones no es Colombia y menos México, que la mayoría de las drogas que ingresan al país lo hacen a través del Puerto de Buenos Aires o en vuelos privados que aterrizan en aeropuertos legales, y que jamás van a frenar el contrabando en un Estado Tapón que surgió del contrabando. También deberían saber que logísticamente y operativamente es más fácil custodiar los 124 km que tiene Misiones con Corrientes y no

los 1.267 km de frontera con Brasil y Paraguay. Focalizar la seguridad en el aquel cuello de botella no significaría ceder soberanía ni desproteger a los ciudadanos. Los asesores deberían decirle a la ministra que pongan el ojo la isla Yacyretá, o en la isla Apipé Grande. Una "task force" en Posadas no es más que un buen negocio, como los operativos falsos que se hacen para mejorar las estadísticas.

<http://www.vecinosenconflicto.com/2018/02/macri-autorizo-una-base-militar-en-eeuu.html>

- **Confirmado: hay militares norteamericanos en Misiones para instalar una base**



Hace unas semanas trascendió la posibilidad de que bases militares norteamericanas se instalaran en suelo argentino, pero lo que comenzó como un rumor y que se trató de tapar mediáticamente, se confirmó. Según fuentes de las Fuerzas Armadas, ya hay en Misiones un contingente de funcionarios norteamericanos recorriendo distintos puntos del norte de la provincia, en especial, Puerto Iguazú, para instalar lo que ellos llaman una “Base de Observación”.

No es algo nuevo la intromisión de tropas americanas en suelos extranjeros, pero tampoco lo es en territorio nacional y particularmente en Misiones, donde ya hay un destacamento de marines custodiando lo que serían antenas de la **Agencia de Seguridad Nacional**, más conocida como **NSA**. Aunque muchos en la provincia creen que estos marines están en Misiones haciendo una especie de entrenamiento militar.

En este caso, surgió hace algunas semanas el rumor que **Estados Unidos** instalaría dos bases militares en Argentina, una en Tierra del Fuego y la otra en Misiones. Esto que comenzó como un rumor, fue tomando fuerza y recientemente confirmado por fuentes confiables de la Fuerzas Armadas argentinas, quienes aseguraron que hay un contingente de “**observadores**” norteamericanos, término que recuerda a viejos y oscuros momentos de la historia mundial, recorriendo la zona del norte de Misiones, específicamente Puerto Iguazú, con el objetivo de estudiar la zona para establecer allí uno de sus puntos estratégicos.

Lo que también pudo averiguar **misionesparatodos.com** es que los militares argentinos no están felices con la decisión del presidente Mauricio Macri de haber permitido esta clara intromisión, por más que “traten de disfrazarlo como un programa de radarización para combatir el narcotráfico y la lucha contra el terrorismo internacional”. Ante el descontento, son muchos los que creen que la derogación del **decreto 436/84**, que devuelve ciertas facultades a los militares que habían sido quitadas por Raúl Alfonsín es parte de la negociación con las cúpulas castrenses para mitigar el disgusto de la irrupción de tropas americanas en territorio nacional ya de forma abierta.

A pesar de esto, consultado un coronel en actividad dijo “esto es liza y llanamente una intervención, si bien todos sabemos que en Misiones hay marines americanos en la zona centro desde hace décadas, su función es proteger una Base de Comunicaciones de la **NSA (Agencia de Seguridad Nacional)**

norteamericana), pero esto es diferente, acá no estamos hablando de dos docenas de soldados, acá se viene una infraestructura mayor con todo lo que eso significa, una locura”.

- **Macri autorizará una base militar de Estados Unidos en Misiones**

¿Qué es la Agencia de Seguridad Nacional o NSA?

La **Agencia de Seguridad Nacional** (en inglés: *National Security Agency*, también conocida como **NSA**), es una agencia de inteligencia del Gobierno de los Estados Unidos que se encarga de todo lo relacionado con la seguridad de la información.¹ Con este propósito en ella trabajan distintos tipos de especialistas como matemáticos criptógrafos, lingüistas, operadores de polígrafos, expertos en radiofrecuencias, programadores y hackers, operadores de puestos de escucha para espionaje, etc.

Fue creada en secreto el 4 de noviembre de 1952 por el presidente Harry S. Truman como sucesor de la Armed Forces Security Agency (AFSA). Su existencia no fue revelada hasta la década de 1970 en el marco de una serie de investigaciones del Comité Selecto del Senado de Estados Unidos realizadas para depurar responsabilidades dentro de la agencia de espionaje estadounidenses tras una serie de abusos y escándalos.

La agencia se dedica a mantener la seguridad de los sistemas del Estado estadounidense. Las operaciones de la NSA han sido motivo de críticas y controversias al descubrirse el espionaje y vigilancia al que sometió a prominentes figuras en las protestas contra la Guerra de Vietnam y su espionaje económico y a diversos líderes. Los documentos sobre programas de vigilancia secreta sacados a la luz por Edward Snowden en 2013 demostraron que la NSA intercepta las comunicaciones de unas 1000 millones de personas en todo el mundo y vigila las comunicaciones de los teléfonos móviles de cientos de millones de personas, situándola como uno de los principales responsables de la red de vigilancia masiva. En Estados Unidos, recopila y almacena los registros de llamadas de todos los estadounidenses.

